

Mais voici qu'à ce moment de l'épuisement de la verve d'Outamaro, paraît un livre, où il apporte au public une illustration documentaire du logis de ses nuits et de ses jours, et qui fait du peintre célèbre, un peintre tout à fait populaire.

Ce livre est le *Sei-rô yé-hon Nen-jû Ghio-jï*

Sei — vert

Rô — maison à étage

Yé — dessin

Hon — livre

Nen — année

Jû — dans

Ghio — ce qui se passe

Jï — chose

Livre dont la traduction courante est :

ANNUAIRE DES MAISONS VERTES, mais dont la traduction mot à mot serait plutôt : *Livre illus-*

tré des choses qui se passent, pendant l'année, dans les Maisons Vertes.

Maintenant de ce livre, imprimé en couleur, et composé de deux volumes de notre format petit in-octavo, donnons une description détaillée d'après les indications fournies par l'éditeur.

Le texte est par Jipensha Ikkou.

Les dessins sont de Kitaghawa Mourasaki-ya Outamaro, avec la collaboration de ses élèves :

Kikumaro.

Hidémaro.

Takimaro.

Le graveur sur bois se nomme Foujï Katzumouné.

Le tireur des planches Kwak-shôdô Tôyémon.

L'éditeur Kasôusaya Tusouké (de son nom artiste Jou-ô), habitant Yédo, grande rue du Pont du Japon (le Nihonbashi.)

Le livre est imprimé pour la nouvelle année 1804.

La couverture du livre, en papier bleu tendre, est gaufré avec des damiers, représentant les lanternes qu'on porte dans les promenades du Yoshiwara, revêtues des armoiries des célébrités des Maisons Vertes de l'année (1). Le

(1) Au Japon, les armoiries ne sont pas l'attribut exclusif de la noblesse; toutes les classes y ont un droit, et

revers de la couverture du premier volume porte l'écran de commandement, que tient dans sa main le juge des lutteurs. Dans cet écran, imprimé en rouge, se trouve au milieu le titre de l'ouvrage, flanqué à droite et à gauche des noms d'Outamaro et Jipensha Ikkou, comme hommage à leur talent, en même temps que la représentation de cet écran signifie que le livre se porte comme le juge du Yoshiwara.

Le carré de poésie, en tête du premier volume, est décoré d'une branche de pommier en fleur et d'une tige de camélia rouge. Les vers sont de Sandara-hôshi, qui dit :

« O, cloche de l'aube, si tu comprenais le cœur gros des adieux, tu mentirais volontiers, au lieu de sonner les six coups. »

Le carré de poésie, en tête du second volume, entouré de chrysanthèmes et de *momichi*, renferme une description de la rivière Soumida, à la hauteur du Yoshiwara.

L'encadrement de la table des matières représente le portail de l'enceinte du Yoshiwara. Les lignes de dessus pour le texte, les lignes du dessous pour les illustrations.

même les *Yeta*, les parias japonais, relégués loin des habitations de leurs compatriotes, portent des armoiries.

A la fin du deuxième volume, est annoncée une prochaine édition d'une seconde série de l'ouvrage, publication qui n'a pas paru, à cause d'une discussion entre le littéraire et l'artiste. Jipensha Ikkou, attribuant le succès dudit ouvrage à sa prose, Outamaro à son illustration.

De l'ANNUAIRE DES MAISONS VERTES, tiré en couleur, il existe quelques exemplaires en noir, dont je possède l'un : un exemplaire dont Outamaro et ses confrères faisaient tirer tout d'abord un petit nombre, à leur usage, pour essayer à l'aquarelle la coloration des planches imprimées.

Dans la préface, le préfacier Senshûro nous apprend, que bien que cet ouvrage porte le nom d'annuaire, il n'est pas pareil à celui de la cour des Empereurs du quatorzième siècle, ou le texte est composé uniquement de petits poèmes, mais qu'au contraire ce nouvel annuaire est inspiré par la vie réelle, *une vie réelle toute joyeuse*. Et il ajoute que le livre donne la physionomie animée de Yoshiwara, pendant les quatre saisons par l'*élégant pinceau* d'Outamaro, pour l'illustration, et par la spirituelle plume-pinceau de Jipensha Ikkou, pour le texte.

D'abord quelques explications. L'Europe a des idées très fausses sur la prostitution japo-

naise, du moins sur la prostitution remontant au siècle dernier et aux premières années du siècle actuel. Les cinquante Maisons Vertes du Yoshiwara, et les centaines hors l'enceinte, devaient surtout leur fastueuse existence, leur splendeur, non à la population riche de Yédo, non aux étrangers, mais aux ambassadeurs, aux chargés d'affaires provinciales, commerciales, des trois cent soixante princes accrédités, près du Shogun, et qui vivaient dans sa capitale sans leur famille. Puis la femme de la Maison Verte n'est pas la basse prostituée à l'image de la prostituée, de chez nous, la femme qu'on possède en franchissant le seuil de la maison, la femme « hors de classe, la femme des *nagaya* » ainsi qu'on l'appelle et qu'elle existe là-bas. La femme de la Maison Verte est la courtisane.

Et l'origine et la consécration de ces courtisanes en maison, se perd dans la nuit des temps. On constate leur existence sous l'Empereur Shômou, dès le huitième siècle, et le *Man-yô-shû*, recueil de poésies antiques est plein de pièces qui les célèbrent.

C'est sous Shôji-Jin-yemon, qu'a été créé le Yoshiwara de Yédo, vers 1600, par ordre de l'autorité administrative. L'emplacement se trouvait alors tout près de la résidence du Sho-

gun. Plus tard, en 1657, à la suite d'un grand incendie, un nouveau terrain a été accordé dans le faubourg d'Assa Kousa, où l'on a bâti un quartier enfermé dans une enceinte, et le huitième mois de cette année l'inauguration du Yoshiwara avait lieu. Les maisons sont séparées par cinq rues, dont la rue principale est la rue du Milieu, où il n'y a que des maisons de thé (1) (*tchaya*), en façade dans toute l'étendue de la rue. Et la propreté et la beauté de ces maisons de thé, occupant les deux bords de la rue du Milieu, font douter, selon l'expression de Jipensha Ikkou, *si l'on est sur la terre*. L'on trouve la réglementation du Yoshiwara dans le *Daïzen*, et le *Saïken* contient, de la façon la plus détaillée, tous les noms des courtisanes et des musiciennes des maisons de thé.

Du reste, sur ces femmes dont s'occupent, tant et tant, la peinture et la poésie du Japon, écoutez l'auteur du texte des Maisons Vertes :

Les filles du Yoshiwara sont élevées comme des princesses. Dès l'enfance, on leur donne l'éducation la plus complète. On leur apprend la lecture, l'écriture, les arts, la musique, le

1. La maison de thé est uniquement un restaurant, un café.

thé, le parfum. (Le jeu des parfums ressemble au jeu du thé : on compose des parfums qu'on brûle, et il faut deviner à l'odeur ces parfums.) *Elles sont tout à fait comme des princesses, élevées au fond des palais... Alors pourquoi regarder à une dépense de mille rios ?* (Un rio de Koban vaut une livre sterling.

Et ici un détail très particulier. Ces femmes venues des différentes provinces de l'Empire du « Lever du Soleil » avec leurs patois, l'ont désappris ce patois, et parlent une langue archaïque spéciale au Yoshiwara : la langue noble, la langue poétique, la langue de la cour du septième au neuvième siècle, un peu modernisée.

Or, entre ces *daimios*, ces seigneurs lettrés et ces femmes ayant reçu une éducation de grandes courtisanes « le contact des deux épidermes » n'avait pas lieu immédiatement, car ces prostituées en maison avaient dans le choix, un peu de la liberté de la prostitution libre chez nous. En effet, les planches de cette suite d'Outamaro, vous montrent les formalités des relations, l'espèce de cérémonial qui y préside, et les trois visites presque indispensables, pour arriver à l'intimité : la première visite, qui n'est qu'une introduction galante auprès de la femme, la seconde, qui est le *redoublement* de

la première visite, avec l'octroi de quelques privautés, enfin la troisième visite, appelée la visite de la *connaissance mûre*.

Maintenant il ne serait peut-être pas sans intérêt de donner un plan de ces habitations de plaisir, les plus grandes maisons de Yédo, de ces habitations contenant dix à vingt courtisanes de première classe, contenant cinquante à soixante courtisanes de seconde classe, ayant chacune un petit appartement.

Elles sont ces maisons, presque toutes, en retraite sur le trottoir, et ce petit recul est planté d'arbustes mettant de la verdure et des fleurs sur la façade de la maison.

L'entrée est en général sur la droite. C'est derrière une porte à coulisse, en treillage artistiquement ouvragé, une antichambre au sol en terre battue, au fond de laquelle il y a une marche en pierre, sur laquelle on dépose ses chaussures, les *gueta* et les *zori*, les *gueta* en paille fine, les *zori* en bois. De là, on entre dans le grand salon, une espèce de *hall*, au plancher comme toutes les autres pièces, recouvert de *tatami*, de fines nattes blanches, doublées d'une d'une paille de riz très serrée, d'une épaisseur de sept centimètres, sur lequel le marcher est tout moelleux

Au milieu s'élève l'escalier montant aux étages supérieurs, aux chambres : cet escalier représenté toujours dans les images des Maisons Vertes, avec en haut, des courtisanes penchées sur la rampe, pour leurs tendres adieux aux clients.

Le grand salon communique avec deux ou trois petits salons, qui sont des endroits où l'on fait attendre les clients, quand il y a trop de monde dans le grand salon.

A gauche est le bureau avec la caisse, et à droite et en retour sur le jardin, la salle où se tiennent les employés, la salle à manger, les bains, la cuisine.

Sauf quelques chambres, données aux privilégiées de la maison, qui veulent être de plain-pied avec le jardin, tous les appartements des femmes sont au premier et au second étage.

Derrière la maison s'étendent au-delà des galeries à jour, ces grands jardins, représentés dans les impressions, fleuris tout roses, encadrant les architectures légères, remplies de lumière et de soleil entrant par les immenses baies, par les murs-fenêtres.

Voici les dix impressions formant l'illustration du premier volume :

- I. Souhaits du Jour de l'An à Nakano-tchô (la rue du Milieu).
- II. Inauguration des nouvelles couvertures.
- III. Début d'une *schinzô*.
- IV et V. L'exposition des femmes, la nuit, aux baies donnant sur la rue.
- VI. Le fleurissement de la rue du Milieu.
- VII. L'absence de la maîtresse de la Maison Verte.
- VIII. Début d'une musicienne chanteuse.
- IX. Fête des lanternes.
- X. *Niwaka*. (La fête improvisée ou Carnaval.)

PREMIÈRE IMPRESSION

Les Souhaits du Jour de l'An.

Au retour du premier jour du nouvel an, c'est une grande animation dans le Yoshiwara.

Depuis cinq jours, on s'occupe de la *décoration du pin*, de la plantation devant les maisons, de grandes branches au milieu de tronçons de bambous, reliés par des cordes.

Une plantation, où dans le décor des Maisons Vertes, les Japonais apportent le plus grand soin, à ce que les branches de pin fassent face à l'entrée des maisons et tournent le dos à la rue,

par suite de l'idée superstitieuse que « tourner le dos » est, par tout le globe, la négation de l'amour.

C'est le deuxième jour qu'a lieu la sortie des courtisanes, pour souhaiter dans la rue du Milieu, la nouvelle année à leurs connaissances des autres maisons. Une sortie qu'on nomme *Dô-tchû* (voyage), et dont le va-et-vient a lieu entre les rues transversales de Kioto et de Yédo.

Un concours de toilettes, où chaque établissement a sa mode particulière, où chaque femme est laissée libre en son goût, et où d'anciennes habitudes sont gardées, et où la maison *Shôyôro* a conservé les sandales d'autrefois, et ne les a pas remplacées par la chaussure en bois laqué (*kamaghetta*), inventée par Fouyô de Hishiga, et portée aujourd'hui par tout le monde.

Et c'est tout ce jour, dans la rue du Milieu, un processionnement, où les manches de soie brillent, et où les robes brodées répandent dans l'air les plus délicieux parfums.

DEUXIÈME IMPRESSION

Inauguration des nouvelles couvertures (1).

(1) Le lit à l'européenne est inconnu au Japon. De minces matelas de ouate, nommés *fton*, rangés, le jour, dans des armoires, sont étalés, le soir, sur les nattes, sur

Les nouvelles couvertures et les nouveaux coussins, offerts par l'ami de cœur, sont exposés dans le salon principal de la maison. Et là, la courtisane est félicitée des belles choses qu'elle a reçues, et c'est l'occasion d'une petite fête, pour laquelle la maîtresse de la maison envoie ses plus excellents poissons, son meilleur saké.

Alors que la courtisane reçoit ces objets de nuit dans son appartement, elle fait des présents aux femmes et aux hommes employés dans la maison. Et la première nuit qu'elle étrenne sa couverture et son coussin, il est d'usage qu'elle fasse la politesse d'envoyer à tout le monde de la maison et aux amies, le sara-zin ou le gâteau de riz.

les *tatami*. Leur épaisseur est de 2 à 3 centimètres. On en emploie rarement plus d'un ou de deux. Il n'y a pas de draps. L'enveloppe du *fton* est de cotonnade ou de soie; on s'y étend tout habillé, en hiver, plus ou moins nu, l'été. La couverture est représentée par un autre *fton* qui a la forme d'une houppelande et présente des manches. L'oreiller, nommé *makoura*, est un bloc de bois, haut de 10 à 12 centimètres, dont la face supérieure, longue de 20 centimètres et large de 5, porte un petit coussin cylindrique, enveloppé de papier, et maintenu par le milieu. Le *makoura*, un véritable supplice pour un Européen.... Il était autrefois nécessaire aux Japonais des deux sexes, à cause des coiffures compliquées, qui ne se renouvelaient que tous les deux ou trois jours.

De son côté, l'ami de cœur a le devoir de distribuer des foulards de coton teints, où sont entrelacées les armoiries de l'amant et de la courtisane. Et en revanche, les employés de la maison lui offrent, ainsi qu'un *présentoir de mariage*, une caisse où sont plantées une branche de pin, de bambou, de prunier, et pour les remercier, l'amant leur distribue le *bouquet* (fleur en japonais), car le cadeau d'argent s'appelait fleur dans ce monde raffiné. Du reste, il y avait en ce temps, en ces lieux de plaisir, une certaine pudeur à propos de la question d'argent. Durant les heures ou les journées passées avec la courtisane, on ne sortait jamais d'argent de sa poche, et jamais il n'en était demandé par les femmes, on payait seulement à la sortie, la note de la maison.

Au fond, ce jour de la nouvelle couverture était très favorable à la réputation de la femme, quand la literie était riche, distinguée, somptueuse. *Et c'est ce jour-là*, dit l'auteur des Maisons Vertes, *que l'homme sans usage qui réclame une seconde baguette à manger, quand on lui offre des baguettes qui s'ouvrent en deux, qui demande qu'on lui serve quelque chose de meilleur, quand on lui sert un arami (poisson à os tendres),... que l'homme répu-*

gnant, que l'homme antipathique peut gagner par son cadeau, le cœur de la courtisane. . . .

Et Jipensha-Ikkou ajoute : *Dans ce monde, il faut essentiellement s'occuper de l'éclat extérieur de votre amie. Soyez généreux pour la dépense, et ne négligez aucune attention. En les grandes circonstances, devancez vos rivaux, et faites-vous aimer par les employés, en leur offrant le bouquet de temps à autre. Du moment que vous êtes bien vu et bien connu dans la maison, vous pouvez tout, et alors tout est plaisir pour vous.*

TROISIÈME IMPRESSION

Début d'une Shinzô.

La grande courtisane s'appelle *Oïran*. Chaque *Oïran* a sous sa direction deux fillettes, nommées *Kamourô*. Les *Kamourô*s arrivées à un certain âge, deviennent des *Schinzô*s. Plus tard, elles débutent et deviennent des *Oïran*s. Là, sont données les formalités de cette cérémonie, où il est question du noircissage des dents, ce signe distinctif des femmes mariées. Lorsqu'un Japonais est en rapport avec une *schinzô*, passée *oïran*, et qu'il est disposé à payer l'opération, il peut obtenir d'elle qu'elle se

fasse noircir les dents. Alors c'est une espèce de mariage valable au Yoshiwara, et la courtisane ne peut pas accepter une proposition d'ami sérieux, ou tout au moins, au su de l'homme qui a payé le noircissage de ses dents. Oui, elle est censée n'avoir pas d'autres relations.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME IMPRESSIONS

*L'exposition des femmes, la nuit,
aux baies treillissées de la maison donnant
sur la rue.*

Le descripteur, après un éloge d'Outamaro et une description sommaire de ces deux planches qui sont de petits chefs-d'œuvre, cherche à guider le choix du passant parmi ces femmes, par des observations assez psychologiques :

Celle qui se plonge dans la lecture d'un livre, sans se préoccuper du bavardage des autres, est celle qui vous entretiendra le plus agréablement, une fois que vous serez entré dans son intimité..... Celle qui, de temps en temps, chuchote avec ses voisines, se cache le visage pour étouffer son rire, et regarde un homme dans le blanc des yeux, est capable de vous rouler avec une rouerie surprenante.... Celle qui a ses mains dans sa robe, à la hauteur de la poitrine, et le menton dans le cou,

et regarde longtemps en l'air, est celle qui étouffe son chagrin de cœur. Oh, elle ne sera pas amusante les premières fois, mais le jour où vous aurez gagné son cœur, elle ne vous lâchera plus..... Celle qui bavarde, plaisante et rit avec la sous-maitresse, et se retourne brusquement, pour entendre le refrain d'un passant, est une créature fort capricieuse. Si vous êtes de son goût, vous serez tout de suite son chéri..... Celle qui s'occupe à écrire plusieurs lettres, est la femme qui veut faire une clientèle. Devenir son amant de cœur, sera difficile, mais si vous êtes vieux, laid, incapable d'être aimé par les autres femmes, vous aurez avec elle l'éclat tout puissant de votre or... Celle qui, toute jeune encore, passe son temps à jouer, est demeurée une innocente, vous pourrez faire d'elle ce que vous voudrez...

SIXIÈME IMPRESSION

La plantation des cerisiers à Nakano-tchô.

Durant le troisième mois (calendrier de la lune), on pose tout le long de la rue du Milieu, des cerisiers en fleurs, et c'est une journée pleine d'animation, et où la rue est remplie de promeneurs et de promeneuses.

Une grande composition de Toyokouni, une bande de cinq planches, vous représente cette plantation et la promenade qui s'y fait. Cette plantation est curieuse, parce qu'au moment où commencent leurs pousses de fleurs, les cerisiers sont plantés en pleine terre, et figurent une allée de parc qui n'a rien d'une rue de ville, et dans cette sorte de forêt improvisée, c'est un va-et-vient de superbes courtisanes, dans le petit cortège de leurs kamourôs et de leur shinzôs, se faisant avec peine un passage, à travers la foule des Japonais, jeunes et vieux, leur jetant au passage des regards et des compliments amoureux. Et c'est vraiment charmant le spectacle des fonds, où à travers la floraison de neige des cerisiers, couvrant tout, il y a l'apparition d'angles riants de maisons, de bouts de toits, de coquets morceaux de femme.

SEPTIÈME IMPRESSION

L'absence de la maîtresse de maison.

Une planche que ne décrit pas Jipensha-Ikkou, est une planche, où la sortie de la maîtresse de maison, sans doute pour une excursion dans la campagne, pendant la saison de la floraison des cerisiers ou des chrysanthèmes, amène un cache-cache formidable, dans lequel des

femmes qui fuient la main qui va les saisir, tombent à plat ventre.

HUITIÈME IMPRESSION

Début d'une chanteuse musicienne.

C'est dans le grand salon, au milieu de la curiosité générale des femmes, et des têtes tendues passant par l'entre-deux des portés, le début de la chanteuse, précédé d'une distribution d'écrans, où est écrit son nom, au milieu de vers célébrant sa personne et son talent.

NEUVIÈME IMPRESSION

La Fête des lanternes.

Cette fête, appelée Torô, et qui a lieu au milieu de l'été, montre toute la maison, occupée à attacher des lanternes. Et dans cette fête les lanternes ont peintes, sur leur transparence éclairée, les caricatures les plus drôlatiques.

DIXIÈME IMPRESSION

Niwaka (la fête improvisée ou le carnaval).

Espèce de carnaval de là-bas, où toutes les chanteuses sont déguisées en hommes, avec les cheveux coupés à la façon de jeunes garçons.

Maintenant voilà l'illustration du second volume qui ne contient que neuf planches.

- I. Le premier jour du huitième mois.
- II. La contemplation de la pleine lune.
- III. La première entrevue.
- IV. *La connaissance mûre.*
- V. Le lendemain matin.
- VI. La reconduite.
- VII. La pénalité du *Kourouwa* (Enceinte du Yoshiwara).
- VIII. La fabrication des gâteaux de riz pour la fin de l'année.
- IX. La peinture d'un Ho-ô dans une Maison Verte.

PREMIÈRE IMPRESSION

Le premier jour du huitième mois.

Dans la grande chaleur du mois (fin d'août et commencement de septembre) c'est la cérémonie du costume blanc, de la mise par toutes les femmes de robes blanches, qu'elles vont promener, une journée, dans la rue du Milieu : une exhibition de robes-tableaux, qui a autour d'elle la curiosité de toute la ville.

Car pour cette promenade de quelques heures, des robes blanches ont été peintes par les plus grands peintres japonais, et dans un ou-

vrage spécial sur les courtisanes, il existe une robe gravée d'après Korin, et que le peintre avait décorée pour la célèbre Ousoughomô.

DEUXIÈME IMPRESSION

Contemplation de la lune.

Une impression, où l'on voit sur une terrasse, des courtisanes en compagnie d'amants, les yeux aux ciel, dans la contemplation d'une belle nuit d'été.

Oui, — c'est constaté par Jipensha-Ikkou, — leur éducation a doté les femmes du Yoshiwara d'un sentiment poétique, et la lumière argentée de l'astre nocturne, dans la sérénité mélancolique des belles nuits d'été, les fait se répandre, ces poétesses improvisées de la Lune, en des rêveries d'un lyrisme élégiaque.

Et ce sont les vers de la courtisane Kumaï :

« *Ce n'est qu'en admirant à deux, que la Lune m'est belle. Quand je suis seule, elle m'inspire trop de sentiments attendris!* »

Et les vers de la courtisane Azuma :

« *Et ce soir, à qui sera la douceur de mon être, en ce monde passager, avec mon corps flottant.* »

Et les vers de la courtisane Kameghiku :

« *Oh! que le reflet du clair de lune se reflète*